



## SAINT-PIERRE-ET-MIQUELON

où cinq mille habitants vivent de la morue

Reportage photographique de Walter CURTIN

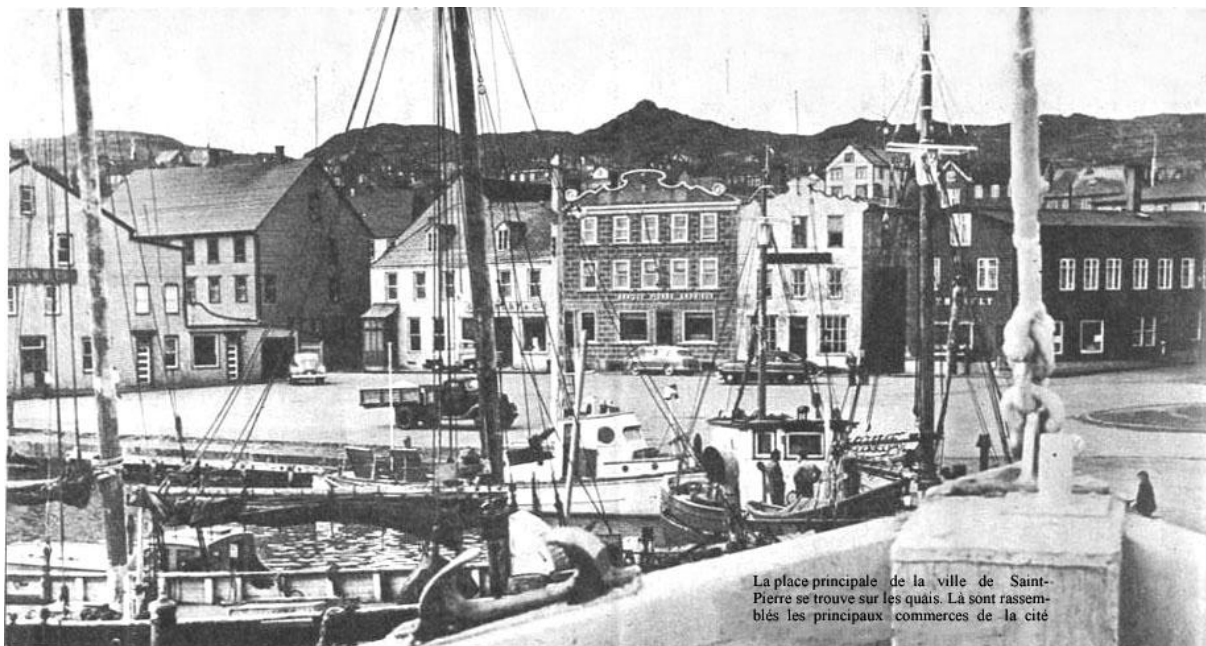
A 20 kilomètres au large de la côte sud de Terre-Neuve, un groupe de petites îles balayées par le vent de l'Atlantique accroche dans l'Océan ses contreforts de granit sous le martèlement des vagues. Là vivent quelque 5 000 descendants des premiers immigrants, Bretons, Normands, Basques, qui colonisèrent le pays au XVII<sup>e</sup> siècle. Lors des guerres que se livrèrent au siècle suivant Français et Anglais pour la domination du nouveau monde, Saint-Pierre et Miquelon changèrent plusieurs fois de main. C'est par le traité de Paris, en 1814, que la France s'en assura la possession définitive.

### Pilleurs d'épaves et « bootleggers ».

A cette époque le seul nom de Saint-Pierre et Miquelon suffisait à répandre la terreur dans le cœur des pêcheurs honnêtes ; la présence de la Dune, un traître banc de sable qui s'étendait au sud de l'île de Miquelon vers l'île de Langlade, rendait la navigation dangereuse et, en ce temps-là, le pillage des épaves constituait une des industries les plus profitables de l'archipel.

A une époque plus récente, les activités irrégulières retrouvèrent un regain de vigueur avec la contrebande de l'alcool, au temps de la prohibition américaine vers 1920 : les bootleggers avaient pris l'habitude de charger le rhum français d'une manière parfaitement légale à Saint-Pierre et de le livrer, tout à fait illégalement cette fois, sur quelque côte isolée des États-Unis.





### **En doris, pêche à la morue.**

Mais tout cela ne fut jamais qu'à-côtés et intermédiares, et la véritable ressource a toujours été l'honnête pêche à la morue. Sans ce poisson, ces îles seraient probablement toujours restées inhabitées, car elles sont dans leur presque totalité bien trop stériles pour laisser pousser autre chose que les mousses et lichens, et le brouillard les couvre quatre-vingts à cent vingt jours par an.

La morue qui avait rassasié leurs ancêtres rapporte aux pêcheurs saint-pierrais les précieux dollars canadiens ou américains qui payent les indispensables importations de produits de première nécessité : beurre, sucre, lait en boîte, farine, par exemple, sont importés du Canada ou des États-Unis. Les pêcheurs de Saint-Pierre et Miquelon, jaloux de leur indépendance, préfèrent aux chalutiers de fort tonnage leurs petites barques. Bien avant l'aube, ils embarquent à deux dans des doris de sept mètres de long, propulsés par de petits moteurs crachotants qui semblent désespérément impuissants face à l'Atlantique. Il leur arrive de naviguer quatre heures avant de parvenir sur les lieux de pêche et de pouvoir amorcer, puis jeter leurs lignes à main. Quand la pêche est bonne, chaque doris reviendra vers le milieu de l'après-midi avec 300 à 600 kilos de morues à bord. A Saint-Pierre, la morue est congelée rapidement, puis exportée vers l'Amérique du Nord et la France. A Miquelon, elle est salée et mise en tonneaux dans l'antique usine à poisson de la petite ville.

Une silhouette familière à tous les pêcheurs est celle de Louis Hardy (concessionnaire de l'Imperial Oil Limited), qui leur fournit l'huile de graissage, l'essence et la plus grande partie du carburant diesel. Les barils d'essence et de lubrifiants, chargés à la raffinerie d'Halifax (Canada), sont amenés à Saint-Pierre par le **Miquelon**, caboteur du gouvernement français qui transporte aussi des passagers et des cargaisons diverses. Le carburant diesel, pour sa part, était importé de la même façon jusqu'à l'automne de 1954, époque à laquelle fut construit à Saint-Pierre un réservoir d'une capacité de 600 mètres cubes qui permet à des pétroliers de faire des livraisons directes. Louis Hardy ravitaille aussi les quelque 250 camions et voitures de l'archipel. Comme Saint-Pierre n'a pas de station-service et qu'aucun des trois garages de la ville ne possède de pompe à essence, les automobilistes achètent directement leur carburant au dépôt et doivent faire leurs réserves personnelles.

### **La vie à la « ville ».**

La ville de Saint-Pierre rassemble environ 700 des 5200 habitants de l'archipel. Au visiteur, l'agglomération donne non pas une impression de sévérité, malgré la rigueur du paysage, mais d'étrangeté. Du premier coup d'œil, les visiteurs ont souvent peine à distinguer les maisons

d'habitations des cent et quelques magasins éparpillés par la ville. Comme le remarquait un touriste facétieux, le meilleur moyen de reconnaître une maison d'un magasin est d'ouvrir la porte et d'entrer.



La ville à la « ville » est relativement facile. Les habitations sont confortables, quoique sans luxe. Le Saint-Pierrais a tendance à ignorer les événements extérieurs à l'archipel. Il a pour cela des excuses. En effet, il n'y a pas de journaux, et la seule station de radio ne fonctionne qu'une heure chaque soir, diffusant musique, émissions théâtrales et nouvelles reprises aux divers réseaux d'Amérique du Nord. Les nouvelles locales, agrémentées de généreux bavardages, les racontars, les mouvements de bateaux, ainsi que les programmes des deux cinémas locaux sont inscrits à la craie sur les tableaux noirs placés à la porte du magasin de Henri Moragé (sic) commerçant en tous genres et agent maritime. C'est là la seule agence d'information dont dispose l'île...



Les Saint-Pierrais rient et jouent avec un enthousiasme presque égal. Chaque dimanche ils s'entassent à l'église et, le reste de la semaine ils font preuve d'une ardeur extrême pour la chasse aux oiseaux, le football, le tennis et la danse. On danse à Saint-Pierre le samedi et le dimanche soir pendant la plus grande partie de l'année, mais, en janvier et en février, jusqu'à ce que le mardi gras, marquant le début du Carême, porte la fête à son apogée, on danse toutes les nuits.



Ainsi les habitants de la ville peuvent-ils ignorer le temps sordide et les terres balayées par le vent que connaissent trop bien les fermiers de l'intérieur.



La poste de Saint-Pierre est édifée à l'extrémité du quai, face au large

### Fermiers et touristes.

Ceux-ci – une poignée de familles dans l'île Saint-Pierre, quelques douzaines d'hommes à Miquelon – mènent encore une vie dure et primitive. Là, l'existence s'est peu modifiée depuis les premiers immigrants de 1660. Le fermier laboure toujours son sol avec une antique araire, tandis que sa femme frotte son linge dans un des torrents qui serpentent à travers les pentes dénudées.

Ni les rigueurs de la vie à l'intérieur des terres, ni celles de la vie des pêcheurs ne sont sensibles aux touristes, qui, attirés à Saint-Pierre par le « genre de vie français » dépensent leurs dollars en parfums, liqueurs, vins, dentelles et soieries françaises, importés tout exprès. Depuis quelques années, en effet, le tourisme nord-américain est devenu la seconde ressource du pays et une des préoccupations essentielles de la Chambre de commerce des îles.

Mais avec les produits de France ou un dépaysement exotique ce que viennent chercher les touristes à Saint-Pierre et Miquelon, c'est peut-être aussi un certain rude amour de l'existence que les insulaires ont acquis en antidote de leur ingrat pays.



Un type bien saint-pierrais: le visage tanné et creusé comme de just.



La paisible vie saint-pierraise donne fort heureusement, peu souvent aux gendarmes l'occasion d'intervenir "dans l'exercice de leurs fonctions".



### **On ne tue pas à Saint-Pierre.**

Il y a bien longtemps fut commis le seul meurtre enregistré dans ces îles. Le meurtrier fut pris, jugé, condamné à mort, mais on ne put trouver quelqu'un pour l'exécuter. Finalement il fallut faire venir de France bourreau et guillotine. Le bourreau, les premiers jours, trouva les Saint-Pierrais relativement amicaux et polis. Mais, dès qu'il eut accompli sa sinistre besogne, l'attitude de la population changea. Personne ne voulut plus lui parler ni un marchand le servir. Affamé, ahuri, aussi solitaire qu'un naufragé sur une île déserte, il sauta dans le premier rafiote en partance pour la France. La guillotine fut démontée par la population, et ses montants entassés dans un grenier. Jamais plus elle ne fut utilisée.

Les produits locaux ne sont pas réservés à l'exportation : on vend à Saint-Pierre des filets de haddock.





Sur la plage de galets, les pêcheurs du petit village de Savoyard (sur la côte sud-ouest de Saint-Pierre) ont tiré leurs doris. Immédiatement derrière la grève commencent les pentes couvertes d'herbe rare, où perce le roc, qui conduisent au plateau intérieur de l'île, presque plus déshéritée que les côtes



Dans l'intérieur de l'île, balayée par des vents éternels, la vie est encore rude et primitive pour les rares fermiers.

Alors que les pêcheurs jouent volontiers leur vie sur la mer et que les fermiers se résignent à une lutte acharnée contre la nature, ils pensent n'accomplir que le nécessaire. Cela ne change rien à ce que la vie est faite pour être vécue. Avec une telle philosophie, il n'y a pas de place pour les meurtriers, bourreaux ou guillotines.

D'après la revue « Pétrole-Progrès »,  
éditée par Esso-Standard (S.A.F.).

-----  
Article publié dans : Sciences et Voyages,  
(la revue du documentaire illustré)n° 131,  
Novembre 1956.



**La transmission des nouvelles se fait surtout par  
voie orale... de voisin à voisin !**